

de trois pieds et demi de diamètre et leur commanda d'en faire disparaître le centre à coups de flèches. L'ordre fut donné à l'heure du serpent (dix heures) et la cible privée de son centre fut rapportée à l'heure du rat (deux heures).

« Yôyou lui-même n'aurait pu faire mieux ! » s'exclamaient chacun plein d'admiration. Ces hommes étaient maintenant avancés en âge, mais leur vigueur n'avait pas décré. Même Yorinaga pensait que Tamétomo, s'il eût eu six bras, n'aurait pu éviter les flèches de pareils archers. Il ne put supporter plus longtemps ce spectacle, et se tournant vers Sinseï, il dit : « Tamétomo, malgré sa taille, est encore, pour ainsi parler, un enfant à la bouche jaune. Une plaisanterie doit être en rapport avec la personne à qui on la fait. Cette conduite est fort indigne de Sinseï. » Se tournant alors vers Taméyoci, le père de l'enfant, il lui conseilla de se retirer immédiatement et d'emmener son fils. Taméyoci, qui jusqu'alors était resté silencieux, répondit avec un profond respect : « Tamétomo n'a que douze ans, mais il n'est plus un bébé. S'il ne soutient pas l'épreuve en cette occasion, je considérerai la chose comme pire que de tourner le dos à l'ennemi. Je puis supporter sans regret la perte d'un fils. Ce que je haïrais serait de déshonorer la renommée guerrière de la maison de Ghen, établie depuis maintes générations. Je vous supplie ardemment d'accorder votre permission et de laisser faire les choses comme le souhaite Sinseï. »

Yorinaga cessa de s'y opposer. Tamétomo était enchanté et il s'adressa en ces termes à Sinseï : « Noricighé et Norikazou sont des archers incomparables. Être une cible pour leurs traits est une faveur inappréciable, mais si je manque de saisir leurs flèches, ma vie

sera terminée à l'instant. Je la place donc dans vos mains. Que me donnerez-vous si je réussis à attraper leurs flèches ? » Sinseï sourit : « Si vous réussissez, ma tête sera votre récompense. Sinseï appartient au Portail de Bouddha et seriez-vous tué maintenant, il ne continuerait pas sa vengeance après votre mort. » Tamétomo ne fit nulle attention à ce sarcasme, mais se précipita dans la grande cour et se plaça à la distance d'une portée d'arc... Les deux archers prirent chacun deux flèches et lui firent face. Non seulement le souverain, mais tous ceux qui étaient présents se tordaient les mains d'angoisse, s'attendant à chaque instant à voir la vie de Tamétomo s'évanouir plus vite que la claire rosée sous les rayons du soleil. Noricighé plaça une flèche sur son arc, et le tendant jusqu'à ce qu'il fût comme une pleine lune, il lâcha le trait en poussant un cri. Avec sa main droite, Tamétomo attrapa la flèche au bon moment, tandis que de la gauche il arrêtait celle que Narikazou lui avait tirée l'instant d'après et qui lui arrivait droit au cœur. « Manqué ! » s'écrièrent les deux archers désappointés. Nous ne voulons pas le tuer, mais cette fois il n'attrapera pas nos flèches ! Ils tendirent ensemble leurs arcs et, choisissant le bon moment, lâchèrent la corde qui siffla. Tamétomo arrêta l'une des flèches en l'embarassant dans la manche de son vêtement, mais comme il n'avait pas d'autres moyens d'attraper la seconde, il la saisit fermement entre ses dents et en réduisit immédiatement la pointe en miettes. Tout cela fut fait avec une rapidité qu'on peut comparer à l'air dansant au-dessus du sol surchauffé ou à la foudre. A tous les spectateurs, cela parut plus qu'humain. Ils se sentaient comme étourdis. La chose dépassait toute louange et personne ne disait mot. Tamétomo jeta les flèches à droite et à



gauche. « Maintenant, sauf votre respect, vous allez être assez bon pour me donner votre tête! » cria-t-il, escadant les marches : il allait saisir Sinsei quand son père Taméyoci intervint.

Tamétomo dut quitter Kiôto pour des raisons politiques. Il alla à Kiouçiou, où il eut quantité d'aventures surprenantes. Il devint possesseur d'une merveilleuse grue et d'un loup apprivoisé, également remarquable. Un étrange chasseur, qui sans arc ni flèche abat sa proie au moyen de pierres lancées avec une merveilleuse précision et à d'incroyables distances, s'attache à son service. En sa compagnie, Tamétomo s'en va à Loutchou où, entre autres aventures, il dégringole au bas d'une falaise haute de plusieurs milliers de pieds. Il est quelque peu étourdi, mais rentre chez lui comme si rien n'était arrivé. Par la suite, il va à Hatchizo et dans d'autres îles de la baie d'Yédo, puis revient à Loutchou, où s'accomplissent les principaux événements du récit.

Le *Séiyouki* (Voyage vers l'Ouest, 1806) de Bakin n'est pas une œuvre originale, mais une adaptation du fameux roman chinois *Siyouki*, dans lequel un ecclésiastique bouddhiste, accompagné d'un singe magicien et d'un porc à demi humain, s'en va de Chine aux Indes pour chercher des livres bouddhistes. Cet ouvrage est d'un bout à l'autre plein d'événements surnaturels et absolument dénué d'intérêt humain<sup>1</sup>.

Bakin traduisit aussi le *Shui-hsü-ch'uan* (*Soui-ko-den* en japonais), histoire chinoise beaucoup plus amusante qui remplit plus de 2 000 pages d'une édition japonaise moderne en petits caractères. L'influence de ces deux

1. Un épisode de cette histoire a été dramatisé au Japon. Une version en a été donnée par Mr. M'Clatchie dans ses *Japanese Plays Versified*.

romans et d'autres œuvres chinoises est très remarquable dans les ouvrages de Bakin et de son école.

Le *Nanka no Youmé* (1807) est une histoire de fées à la manière chinoise.

Dans le *Sitchiya no Koura* (la Boutique du prêteur sur gages, 1810), un prêteur sur gages étant éveillé une nuit entend du bruit dans son magasin. Il regarde et voit tous les objets en nantissement réunis en assemblée où chacun raconte son histoire.

Le *Mousôbiôyé Kotchô Monogatari*<sup>1</sup> est un roman allégorique, dans lequel le héros visite le Pays de l'Enfance, le Pays de la Volupté, le Pays de l'Ivrognerie, le Pays de l'Avarice, le Village des Mensonges, le Village des Mauvais Désirs, le Village du Chagrin et le Village du Plaisir. L'idée en est empruntée à un ouvrage plus ancien, le *Vasôbiôyé*, qui a été examiné dans un précédent chapitre. C'est un ouvrage très savant, extrêmement moral et insupportablement ennuyeux. La même critique s'applique au *Sitchiya no Koura*.

Le plus fameux des romans japonais, l'énorme ouvrage intitulé *Hakkenden*, commencé en 1814, ne fut pas achevé avant 1841. Sous sa forme originale, il se composait de 106 volumes, et dans sa réimpression moderne il forme encore 4 gros volumes de près de 3 000 pages.

Le *Hakkenden* (Histoire des huit chiens) narre les aventures et les exploits de huit héros d'origine à demi canine qui représentent les huit vertus cardinales. Après avoir parcouru quelques centaines de pages de cette œuvre, je ne puis qu'exprimer ma stupéfaction pour

1. Cet ouvrage a été traduit en anglais par L. Mordwin, (Yokohama, 1881). Une version anglaise du *Kouma no tayéma amayo no tsouki* de Bakin, par Edward Greey, fut publiée à Boston, 1886. Une traduction française de son *Okoma* parut à Paris en 1883.



l'extraordinaire popularité dont elle jouit au Japon. Elle est pleine d'impossibilités physiques et morales et, ce qui est pire, souvent pédantesque et fatigante. Cependant le livre fut avidement acheté par le public. Les graveurs sur bois venaient chaque jour chercher la copie, et aussitôt qu'une partie était prête, on en imprimait une édition de 10 000 exemplaires, exigeant une quantité de papier qui, dit-on, affecta d'une façon appréciable la hausse du prix de cette marchandise.

Outre ses romans, Bakin écrivit un recueil de mélanges intitulé *Yenséki Zasci*, qui donne d'intéressants détails sur des sujets tels que le folk-lore et les superstitions populaires. Son *Ghendo Hôghen* est un autre ouvrage d'un genre à peu près semblable. Il rédigea aussi le journal d'un voyage à Kiôto en 1802, mais cette œuvre ne fut publiée que longtemps après sa mort.

Les écrits de Bakin ont certains mérites évidents. Ils prouvent, quelquefois par trop péremptoirement, qu'il était un homme de grand savoir intimement versé dans l'histoire, les religions, la littérature et le folk-lore du Japon et de la Chine. Son style est ordinairement facile, clair et élégant, et il possède une maîtrise des ressources de sa propre langue qui est unique parmi ses contemporains. Son style est un intermédiaire heureux entre le purisme d'écrivains tels que Motoôri et le jargon à demi chinois des derniers Kangakouça. C'est un honneur pour lui, à une époque où la pornographie était la règle plutôt que l'exception parmi les romanciers, d'avoir évité dans ses écrits toute indécence de langage et leur avoir gardé une tendance inflexiblement morale. Seuls ils furent exclus de la mesure prohibitive dirigée contre la littérature légère par le gouvernement des Sôgoun en 1842.

La qualité qui frappe peut-être le plus les lecteurs européens dans les romans de Bakin est une prodigieuse fertilité d'invention. Le nombre et la variété des incidents surprenants dont ils sont encombrés n'ont rien qui puisse leur être comparé. D'un autre côté, ses défauts sont aussi visibles que ses mérites sont évidents. Pour la profusion d'incidents qui remplissent ses pages, il a recours à sa mémoire aussi bien qu'à son imagination et, ce qui est pire, il franchit constamment les bornes du possible d'une façon qui met à bout la patience du lecteur le plus indulgent. Le *deus ex machina* sous la forme d'un esprit, d'un démon ou d'un animal surnaturellement doué intervient par trop fréquemment. Son idéal appartient au type commun et conventionnel de son époque et de son pays, produit des enseignements chinois greffés sur une souche japonaise. Son dessin des caractères est extrêmement sommaire et il nous rappelle beaucoup la peinture de portraits de l'art japonais. Il a peu ou pas d'humour et son esprit est presque purement verbal. Il traite le sentiment de l'amour d'une façon qui, pour nous, n'est nullement satisfaisante. Il sait décrire le mal produit par une passion illicite, la fidélité et le dévouement des époux sont chez lui des thèmes habituels, et cependant il néglige totalement le développement graduel du sentiment chez l'homme ou la femme, l'influence ennoblissante d'un pur amour et toutes les nuances délicates des émotions. Le pathétique que ses admirateurs trouvent dans ses œuvres n'arrive pas à émouvoir ses lecteurs européens bien qu'ils ne soient pas insensibles à cette même qualité chez d'autres auteurs japonais. Bref, la nature humaine telle que la dépeint Bakin est beaucoup trop sophistiquée pour éveiller nos sympathies. Il nous montre les hommes et les femmes tels qu'ils seraient



s'ils étaient construits d'après les principes empruntés aux sages chinois et à leurs explicateurs japonais, et, pour se documenter, il s'adresse plus aux livres qu'à la vie réelle. C'est une de ses caractéristiques qu'à l'encontre de la plupart des dramatises et des romanciers de son temps, il évite la langue commune dans son dialogue et se confine entièrement en un langage littéraire plus choisi.

Le style de Bakin, et c'est là son point fort, est parfois déformé par des écarts qu'il fait dans le domaine des ornements tels que les mots pivots et autres artifices de la rhétorique japonaise, si irritants pour les gens d'esprit net. Il ne sait pas toujours résister non plus à la tentation d'étaler devant ses lecteurs les preuves ennuyeuses de son érudition ou d'employer des mots étrangers ou désuets que le peuple ne pouvait comprendre.

On peut se demander si le caractère rythmique d'une grande partie de ce qu'a écrit Bakin est un mérite ou un défaut. Cet aspect de son style résulte de l'alternance plus ou moins régulière des phrases de cinq et sept syllabes, si souvent mentionnée, et qui produit un effet assez semblable à celui du vers blanc auquel certains romanciers anglais sont adonnés.

Bakin l'emprunta aux dramatises populaires du siècle précédent, mais, tandis que ce genre est évidemment à sa place sur la scène, où les phrases sont débitées avec un accompagnement musical, cela peut, dans un roman proprement dit, paraître une sorte d'ornement plus douteux. Les critiques japonais admirent sans restrictions ce caractère du style de Bakin et prétendent qu'il permet de classer le *Hakkenden* parmi les poèmes épiques.

On peut trouver que les opinions émises plus haut

ne placent pas assez haut un écrivain dont l'énorme popularité dans toutes les classes de la société japonaise est indiscutable. J'ajoute donc ici le jugement qu'ont porté sur lui les auteurs japonais de la seule véritable histoire de la littérature japonaise. Le lecteur pourra ainsi compenser les injustices dont aurait pu se rendre coupable le barbare critique occidental.

... Bakin était un homme d'une érudition immense, l'abondance de ses idées était extraordinaire. Quand il prenait sa plume mille mots se formaient rapidement, de longs chapitres tombaient de sa main. Néanmoins, de temps en temps, il faisait usage de pensées profondes et de mûres réflexions, donnant une pénétrante attention à l'intrigue et à la composition. Sa plume se précipitait de ci, de là, suivant ses pensées partout où elles allaient, accompagnant ses sentiments partout où ils s'aventuraient. Quand il décrit les hommes et les événements, son style change avec le sujet. Il y en eut beaucoup dans les temps anciens et modernes qui donnèrent toute leur attention au style, ayant chacun ses mérites propres. Certains excellent à dépeindre les scènes de chagrin et d'affliction, certains, celles de gaieté et de plaisir, tandis que d'autres possèdent d'une façon incomparable le don du style indigné ou satirique; mais combien y en a-t-il qui, comme Bakin, peuvent édifier sur une si vaste échelle et inclure dans leur dessin les flots de l'humanité avec toutes leurs tendances et qualités diverses? Combien y en a-t-il qui possèdent les styles appropriés à cet objet dans lesquels des choses magiques dépassant de beaucoup notre compréhension s'aperçoivent de temps en temps? Bref Bakin renferme en lui les meilleures qualités de beaucoup d'hommes. Nous voyons en lui de nombreuses ressemblances avec Shakespeare. Ce ne sont pas seulement les femmes et les enfants des marchands et les paysans qui l'admirent; même les gens cultivés sont par lui fréquemment émus jusqu'aux larmes ou jusqu'au rire, grincent des dents ou se tordent les bras à la lecture de ses écrits.



Qu'il y ait là quelque vérité, je n'ai aucune peine à le reconnaître. Néanmoins je m'aventure à prédire que lorsque les Japonais auront plus complètement, comme ils le font d'année en année, secoué les influences chinoises qui ont depuis des siècles façonné leur caractère et formé leur goût, les héros et les héroïnes de Bakin leur apparaîtront aussi grotesques et irréels qu'à nous. Ces ouvrages seront alors relégués dans ce même passé où dorment les romans de chevalerie si chers à l'Europe avant Cervantès, et seront simplement considérés comme des documents concernant une phase passagère du développement national.

Le plus connu des contemporains de Bakin est RIOUTÉI TANÉHIKO (1783-1842). C'était un samourai de la maison Takougava de laquelle il recevait annuellement une rente de deux cents ballots de riz. Comme Kiôden, il fut artiste au début de sa vie. Il pratiqua aussi avec un certain succès la composition des haïkaï. En tant qu'auteur il est surtout connu par ses romans, mais il publia aussi des ouvrages de forme dramatique (*sôhonzidate*) mais destinés seulement à être lus. Il écrivit aussi quelques volumes d'un autre genre, le *ninzôbon* ou « livres des sentiments », dont nous nous occuperons plus loin, et divers ouvrages d'un caractère pratique qui n'ont aucune prétention à la littérature.

Parmi ces romans on peut mentionner le *Ava no Narouto* (1807), le *Asamagataké Omokaghé Zôci* (1808) et sa suite, le *Siouzakou Monogatari* (1812). L'intrigue de ces deux derniers ouvrages est empruntée à un ancien drame dont les scènes se passent au xiv<sup>e</sup> siècle.

La principale œuvre de Tanéhiko, le *Inaka Ghenzi* (*Ghenzi rustique*, en 90 volumes), est une imitation du *Ghenzi Monogatari*, le fameux roman de la période

Heïan. Elle eut un grand succès, et d'autres auteurs, en choisissant des titres qui contenaient le mot *Ghenzi*, s'efforcèrent de persuader au public que leurs ouvrages étaient d'un caractère semblable. En 1842 le gouvernement Sôgoun prit des mesures pour supprimer les publications de tendances immorales. Le *Inaka Ghenzi* fut considéré comme répréhensible et Tanéhiko reçut l'avis officieux qu'il vaudrait mieux pour lui cesser d'écrire des romans. Il fut heureux de s'en tirer à si bon compte, car toute condamnation officielle aurait entraîné la perte de l'allocation qu'il recevait du gouvernement.

Je n'ai pas lu cet ouvrage fort admiré par les critiques japonais pour son style et ses sentiments; les illustrations auxquelles Tanéhiko attachait une grande importance amenèrent des perfectionnements marqués dans l'art de la gravure sur bois.

Les *sôhonzidatê* ou histoires dramatiques de Tanéhiko diffèrent grandement de l'ordinaire roman japonais par la prépondérance du dialogue sur la narration et par le choix de la langue parlée ordinaire pour les discours des personnages. Elles sont aussi plus réalistes et s'écartent moins que les longues œuvres romanesques des mœurs et de la vie réelles.

Le grand défaut de ses livres est leur manque d'intérêt humain. Comme Kiôden, Bakin et les autres auteurs de l'école romanesque, Tanéhiko accepte implicitement les règles conventionnelles d'honneur et de moralité, et il s'écarte peu des types qui étaient la commune propriété des écrivains de cette époque. En fait, il pousse à une exagération plus fantastique qu'aucun de ses rivaux les sentiments irréels et les règles artificielles de conduite. La nature humaine est travestie par lui d'une façon telle qu'elle cesse d'être reconnaissable. Comment peut-on



prendre quelque intérêt à une héroïne de quinze ans qui se met en route à travers le Japon en quête du meurtrier de son père, avec l'intention de le séduire et de trouver ainsi une occasion de le mettre à mort? Quel intérêt avoir aussi pour le meurtrier magicien qui a le pouvoir de se rendre invisible et qui ne trouve pas de meilleur emploi d'un pareil don que de dévaliser des voyageurs confiants? Dans un autre ouvrage de Tanéhiko le héros se soumet patiemment aux insultes et aux coups de celui qui possède temporairement celle qu'il aime, puis il s'indemnice en attirant son ennemi dans un guet-apens avec l'intention de l'assassiner. Il est vrai que l'auteur essaye de racheter un peu l'honneur de son héros en le faisant s'acquitter d'abord des obligations pécuniaires qu'il avait envers sa victime.

Il est regrettable que les écrits de Tanéhiko soient gâtés par un défaut aussi essentiel. Ils contiennent maints intéressants aperçus des mœurs et des coutumes d'une société qui a maintenant disparu, et son style, quand il n'est pas trop orné, est gracieux et agréable.

SIKITÉI SAMBA (1775-1822) — on peut omettre ses nombreux autres noms — naquit à Yédo. Il appartenait à la classe marchande et fut employé chez un libraire. Plus tard il ouvrit une librairie pour son propre compte. Son premier ouvrage date de 1794, alors que l'auteur n'avait que dix-neuf ans. En 1799 il fut dénoncé aux autorités par quelqu'un qu'offensaient les tendances immorales de ses écrits. Sa famille alarmée le pressa de cesser d'écrire, mais il s'y refusa. Il produisit en grande abondance. Parmi ses nombreuses publications il en est deux surtout qui ont fait vivre son nom : le *Oukiyo-fouro* et l'*Oukiyo-toko*. Le *Oukiyo-fouro* fut d'abord publié en 1809, mais les clichés ayant été brûlés, une seconde édition,

augmentée, fut mise en vente en 1811. Le titre de cet ouvrage signifie : « La maison de bains du monde ». C'est une série d'esquisses réalistes de la vie de tous les jours, et qui ont une certaine unité en ce que les dialogues sont échangés par les clients d'une maison de bains publics, institution bien connue au Japon comme étant un centre de cancans pour tout le voisinage. Dans la préface, Samba proteste qu'il écrit dans l'intérêt de la moralité. « En élevant les enfants, dit-il, nous leur donnons des pilules amères et des extraits de malt doux. Les classiques chinois ressemblent aux pilules, tandis que les romans et les histoires correspondent aux douceurs. Tous deux instruisent, bien que de façons différentes. » Le caractère édifiant de *Oukiyo-fouro* n'est pas très évident pour le lecteur, mais ce livre est indéniablement amusant. Quelques critiques japonais lui font prendre rang avant le *Hizakourigé*. Si quelqu'un se soucie de savoir quels sujets discutent entre eux les Japonais des classes moyennes et inférieures quand ils se rencontrent, il trouvera à satisfaire amplement sa curiosité dans cet ouvrage. Voici une conversation tenue par deux matrones à la maison de bains :

MADAME A... — Oui, j'ai essayé quantité de servantes, mais je me suis aperçue qu'au lieu d'être servie par elles, c'est moi qui devais les servir.

MADAME B... — Vraiment? Mais je croyais que la fille qui resta avec vous jusqu'à l'année passée était si agréable?

MADAME A... — Oui, et elle avait fait un très long bail avec moi, mais comme elle reçut une offre avantageuse, je l'ai mariée et l'ai laissée partir.

MADAME B... — C'est bien gentil à vous.

MADAME A... — Celle que j'ai maintenant a un tel caractère que je ne sais que faire. Si je lui adresse des reproches, elle se met en rage et brise tout, et si je la laisse faire à ses volontés,